



HAL
open science

L'humour comme figure. Pour une pragmatique du champ figural.

Anna Jaubert

► **To cite this version:**

Anna Jaubert. L'humour comme figure. Pour une pragmatique du champ figural.. Le sens de l'humour, 2018. hal-02054885

HAL Id: hal-02054885

<https://hal.science/hal-02054885>

Submitted on 2 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L’humour comme figure **Pour une pragmatique du champ figural**

Le titre est explicite, cet article envisage comme une figure le comportement verbal nommé humour, en l’inscrivant dans une pragmatique figurale. Cette conception s’appuie sur l’approche de Marc Bonhomme¹ et fait suite à ma propre réflexion sur la figuralité.

La nomenclature émiettée des dictionnaires de rhétorique, traités et manuels, animée par un louable souci analytique qui multiplie les distinguos, doit s’équilibrer par un non moins louable souci de synthèse, condition nécessaire à la compréhension des faits. Aussi bien le savons-nous depuis Aristote, il n’y a de science que du général. Donc, vu de haut, qu’est-ce qui fait figure, et que fait la figure ? Dans son environnement une expression présente une saillance, et la saillance, traditionnellement, était imputée à un écart par rapport à une norme supposée. Genette voyait là un paradoxe :

la figure est un écart par rapport à l’usage, lequel écart est pourtant dans l’usage, voilà le paradoxe de la rhétorique.

G. Genette, *Figures*, Paris, Le seuil, 1966, p. 209.

Or, le paradoxe se dissout dès que l’on reconnaît la pertinence de l’écart, voire en contexte son hyperpertinence². Alors l’écart motivé n’est plus un écart, il construit du sens en produisant un acte de langage.

Pour l’humour, l’acte que l’on peut identifier est un acte contre-doxique. Il entre en résonance avec une détermination profonde des figures : l’*énonciation problématisante*. Ce concept d’énonciation problématisante (Jaubert 2011a, 2013, 2015) dépasse le cas des seules figures de pensée car il s’appuie sur un constat général : la variation figurale crée un miroitement, une amorce de réflexivité qui le temps « d’un battement de cils », ou parfois davantage, nous arrête sur la forme, et ralentit la traversée entre le dire et le

¹ M. Bonhomme, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion, 2005.

² Ce que montrent clairement les études menées par L. Gaudin et G. Salvan (2008, 2010, 2011, 2013) qui défendent une approche contextualisée des figures. Cette hyperpertinence doit être rapprochée du fait que les figures sont des stratégies de discours requalifiantes, inscrites dans une dynamique de la stylisation où, justement, les « moyens expressifs » maximalisent leur rendement (Jaubert 2007, 2016).

dit³. L'énonciation problématisante peut aller jusqu'à rendre la réception incertaine : celle de l'humour passe par la déstabilisation de la doxa qui, implicitement, régule nos projets communicationnels.

1. L'efficacité discursive et la *doxa*

Souvent on présente comme synonymes *doxa* et *opinion commune*. C'est le cas chez Perelman qui place la doxa au cœur de l'argumentation dans le discours. Mais l'opinion commune suppose l'existence en amont d'une rationalité commune qui trie et organise nos représentations. Reportons-nous à Descartes et aux premiers mots du *Discours de la Méthode* :

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. *En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent* ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes... »

R. Descartes, *Le Discours de la Méthode* [1637],
éd. J. Simon, Paris, Charpentier, 1850, p. 1.

Que l'on partage ou non la conclusion optimiste, ce texte témoigne du fait que le domaine de la doxa couvre en réalité non pas une, mais deux notions : celle de Descartes renvoie à une philosophie de la *connaissance* (« bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux »), et définit le « bon sens » ou « sens commun », l'autre, plus connue, interroge sa conséquence naturelle, *l'opinion commune*, et avec elle le conditionnement du lien social. Malgré leur lien, ces deux pensées de la doxa sont distinctes, comme me l'a prouvé une expérience de lecture. Quand j'ai découvert la phrase de Descartes en classe de philosophie, j'avais en tête les moralistes classiques, et me suis crue aux premières lignes dans un discours ironique sur la vanité des humains facilement contents d'eux, un préjugé lié au souvenir de *La Besace* de La Fontaine. L'erreur d'univers de croyance, était imputable à la doxa au sens 2, la doxa-opinion ; l'enchaînement souligné, « En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent », m'a détrompée : Descartes n'est pas sur la ligne critique des moralistes, mais il postule au contraire, et très sérieusement, notre capacité à bien juger : la doxa comme *sens commun*.

³ Voir Jaubert 2016, p. 217-232.

Les pratiques d'analyse du discours et les théories de l'argumentation, marquées par les sciences sociales, se sont clairement focalisées sur le sens 2, l'opinion, source du dialogisme discursif :

Toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon dans la chaîne des actes de parole. Toute inscription prolonge celles qui l'ont précédée, engage une polémique avec elles, s'attend à des réactions actives de compréhension, anticipe sur celles-ci...

Bakhtine-Volochinov, 1977 : 105.

Un *interdiscours*, réceptacle des opinions sédimentées qui constituent la doxa, prédispose la dimension argumentative de la parole. L'orateur doit prendre en compte la doxa de son auditoire pour espérer emporter son adhésion⁴. En fait tout discours a un arrière-plan doxique, même quand sa visée argumentative est latente. Mais l'adaptation à l'auditoire est le fruit d'une représentation : le locuteur prête une doxa à son public selon l'idée qu'il s'en fait, juste ou fausse⁵. Sans entrer dans les lieux communs qui lui donnent corps et que révèlent les clichés, je vais montrer que les deux conceptions de la doxa se combinent, pour offrir à l'humour la matrice de l'acte contre-doxique annoncé.

2. L'humour au bonheur de l'impertinence

Alors que la parole humoristique remet en question nos valeurs, *le sens de l'humour* est bien vu dans notre culture et se répand dans toutes sortes de genres de discours, avec des cibles différentes. L'impertinence humoristique couvre un très large spectre.

2.1. Une impertinence à large spectre

C'est que ici la confrontation avec l'ironie, devenue un grand classique de la réflexion linguistique, s'avère éclairante. La rhétorique fait une place officielle à l'ironie, qu'elle classe parmi les figures de pensée (voir entre autres Fontanier 1977), mais dans la plupart de ses dictionnaires et traités, l'humour n'a pas de rubrique⁶. Or l'humour et l'ironie sont souvent comparés, donc mis sur le même plan, en tous cas analysés de façon couplée. En effet on est fondé à les rapprocher : l'un et l'autre sont destinés à faire rire, ou sourire ; on est aussi fondé à les opposer : le clivage énonciatif qui les

⁴ Voir Amossy 2006.

⁵ La responsabilité des conseillers en communication des hommes politiques est justement de sentir l'air du temps et de cerner au mieux la doxa dominante d'un électorat.

⁶ La notion est certes apparue tardivement (au XVIII^e siècle) dans le paysage critique, mais cette lacune s'explique aussi, comme on le verra plus loin, par un effet d'inertie dans la tradition rhétorique.

caractérise n'a pas la même radicalité, ni la même portée ; on peut encore, comme Charaudeau (2006, 2011) les hiérarchiser et voir l'humour comme une notion englobante⁷. C'est à l'évidence cette acception que l'on retrouve sous le terme générique « humoriste » pour désigner, par-delà différents styles et positionnements, les professionnels du discours « pour rire ».

Il est vrai que les tentatives de définition foisonnent ; C. Kerbrat-Orecchioni (2013) rappelle que la somme sur les théories linguistiques de l'humour proposée par S. Attardo en 1994 comptait 52 pages de bibliographie, et on imagine que les tentatives ne se sont pas arrêtées en 1994 ! Ce n'est pas une ironie du sort, mais un humour des faits : quel déploiement d'efforts toujours recommencés ! Soyons réalistes : certains phénomènes discursifs résistent aux définitions sans reste⁸.

Néanmoins la diversification des points de vue permet de mieux cerner de tels phénomènes et justifie l'ajout d'une proposition de plus (au point où nous en sommes), sans prétendre à la martingale qui débrouillerait tout l'entrelacs des procédés et des effets. Précisons aussi que l'on s'en tiendra à l'acception *restreinte* de l'humour, qui le différencie de l'ironie. Au-delà de l'opposition ironie « clivante » vs humour « connivent », et des traits listés par A. Rabatel (2013), qui ne sont pas toujours au complet sur le terrain, il s'avère que la distinction est souvent intuitive : on dit c'est *plutôt* de l'ironie, ou c'est *plutôt* de l'humour, et on évite d'être péremptoire ! Prudence de bon aloi : il y a des cas difficiles à trancher⁹. Mais, contrairement à une idée répandue, on constate surtout que le parler léger de l'humour n'est pas sans enjeu, et qu'il est bien moins inoffensif qu'on s'est plu à le dire. Regardons les stratégies de plus près.

2.2. En quoi au juste l'humour se démarque-t-il de l'ironie ?

Le discours politique est un bon révélateur. Il privilégie l'attitude énonciative sérieuse, mais lorsqu'il l'abandonne c'est plus au profit de l'ironie que de l'humour. Il n'y a là rien d'étonnant, l'homme politique, soucieux de crédibilité, l'assure d'abord directement par un discours de conviction et, si possible, un ethos de compétence. Mais il peut aussi user d'une stratégie indirecte, et se valoriser en *décrédibilisant* son

⁷ Sur le terrain il est difficile d'isoler la catégorie des *procédés sémantico-référentiels* (le paradoxe, l'absurde, l'insolite), et celle des *procédés énonciatifs* (la parodie, l'ironie, et l'hyperbole caricaturale) qui convergent et forment des cocktails difficiles à démêler, avec certes des dominantes, et toujours pour une vision du monde peu orthodoxe.

⁸ Voir Jaubert 2013

⁹ Les discussions de ce colloque en ont révélé plus d'un.

adversaire. Il utilise alors l'ironie qui destitue la parole ironisée, pour mieux promouvoir le point de vue implicite opposé¹⁰. L'humour, lui, fait cohabiter les points de vue, l'insolite ou le transgressif avec le doxique : la cohabitation suffit en soi à suspendre toute visée sérieuse. Jouant avec les codes, les idées reçues, les hiérarchies, faisant vaciller les valeurs dominantes et l'autorité, l'humour fait moins œuvre de destitution que de « désinstitution » tous azimuts. À l'ethos militant de l'ironie, il substitue un ethos libertaire, au jeu de massacre, la désacralisation. Cette désacralisation se décline dans différents discours qui abritent nos repères culturels. L'institution littéraire fait encore partie de ceux-là.

2.3. L'institution littéraire et ses parodies.

Depuis toujours les genres « nobles », le registre « sublime », suscitent des parodies : *Virgile travesti*, épopées carnavalesques. La Fontaine rapproche une querelle de basse-cour de l'*Iliade* :

Deux Coqs vivaient en paix, une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint...

La Fontaine, *Fables*, Livre VII, *Les deux Coqs*
Classiques Garnier, 1962.

Ailleurs, dans *La Tortue et les deux canards*, il égratigne cette manie des références mythologiques : deux canards offrent à une tortue de la transporter par les airs pour voir du pays, comme le fit Ulysse, mais, commente le fabuliste, « On ne s'attendait guère /De voir Ulysse en cette affaire » (*ibid*, Livre X, p. 278). L'auteur, partisan des Anciens dans la Querelle des Anciens et des Modernes, ne prend guère l'Antiquité au sérieux.

À chacun ses classiques, et ses statues à déboulonner : au début du XX^e siècle, Georges Fourest vise une œuvre-phare de l'institution scolaire de l'époque, *Le Cid* de Corneille :

Le Cid

Le palais de Gormaz, comte et gobernador,
Est en deuil : pour jamais dort couché sous la pierre
L'hidalgo dont le sang a rougi la rapière
De Rodrigue appelé le Cid Campeador.

Le soir tombe. Invoquant les deux saints Paul et Pierre
Chimène, en voiles noirs, s'accoude au mirador
Et ses yeux dont les pleurs ont brûlé la paupière

¹⁰ C'est bien pourquoi l'antiphrase reste dans notre esprit la forme prototypique de l'ironie, alors qu'elle n'est pas, et de loin, son seul support (Jaubert 2013).

Regardent, sans rien voir, mourir le soleil d'or...

Mais un éclair soudain fulgure en sa prunelle :
Sur la place Rodrigue est debout devant elle !
Impassible et hautain, drapé dans sa capa,

Le héros meurtrier à pas lents se promène :
"Dieu !" soupire à part la plaintive Chimène,
"Qu'il est joli garçon l'assassin de Papa!"

G. Fourest, *Le Cid, La Négresse blonde*, 1907.

Autant que le sujet et peut-être davantage, c'est une manière qui est parodiée. On entend l'écho caricatural des *Trophées* de José-Maria de Hérédia. Mais les monuments littéraires ne sont pas nos seuls repères culturels ; de ce fait, ils ne sont pas non plus les seules cibles de l'impertinence humoristique.

2.4. L'ethos libertaire de Georges Brassens

En 1974, *Le Petit Larousse Illustré* présente Brassens (alors vivant) comme un « auteur de chansons poétiques, pleines de verve et de non-conformisme ». La qualification est modérée pour celui qui « sans vergogne » revendiquait sa « mauvaise réputation » :

Le jour du quatorze juillet
Je reste dans mon lit douillet,
La musique qui marche au pas,
Cela ne me regarde pas.
Je ne fais pourtant de tort à personne
En n'écouter pas le clairon qui sonne.
Mais les brav's gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux...
G., Brassens, *La mauvaise réputation*,

malmenant les valeurs traditionnelles, dédaignant le mariage (« J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main »), et punissant l'institution judiciaire par gorille interposé :

La suite serait délectable,
Malheureusement, je ne peux
Pas la dire, et c'est regrettable,
Ça nous aurait fait rire un peu ;
Car le juge au moment suprême,
Criait « Maman ! », pleurait beaucoup,
Comme l'homme auquel, le jour-même,
Il avait fait trancher le cou.

Ibid., *Le Gorille*

L'innocente axiologie du beau temps n'est pas à l'abri :

Parlez-moi de la pluie et non pas du beau temps
Le beau temps me dégoûte et m'fait grincer des dents,
Le bel azur me met en rage...

Ibid., *L'Orage*

Il faut dire qu'un certain soir d'orage, une voisine effrayée s'était réfugiée dans son lit, mais qu'hélas l'aventure ne se renouvela jamais : le mari absent, car vendeur de paratonnerres, avait fait tant d'affaires ce soir-là (clin d'œil au cliché du cocu chanceux), qu'il était devenu millionnaire, et avait emmené sa femme « sous les cieux toujours bleus / des pays imbéciles où jamais il ne pleut ». Même la mort perd sa gravité ; les regrettées *Funérailles d'Antan*, en font un événement festif (« les belles pom, pom, pom, pom, pom, pompes funèbres... »), et au demeurant facultatif !

Plutôt qu'd'avoir des obsèqu's manquant de fioritur's
J'aim'rais mieux, tout compte fait, m'passer de sépultur'
J'aim'rais mieux mourir dans l'eau, dans le feu, n'importe où
Et même, à la grand' rigueur, ne pas mourir du tout.

Les Funérailles d'antan

On comprend que l'humour est une pratique socialement signifiante. Sa réception invite à modifier notre regard sur des valeurs chahutées. Elle varie sur le fil du bon goût selon le milieu, la culture, l'idéologie. L'humour a bonne presse, redisons-le, on salue le sens de l'humour et on plaint ceux qui en sont dépourvus, mais en jouant la carte de la déstabilisation, l'humour s'expose à des dérives : derrière sa face souriante une face inquiétante se laisse entrevoir.

3. De quel lieu parle l'humoriste ?

Inscrit dans un comportement énonciatif diffus, à procédés variés et à effets panachés, l'acte contre-doxique de l'humour s'érige en contre-registre.

3.1. Le lieu du non-alignement

Trop de sérieux peut tuer le sérieux. Ce n'est pas un paradoxe : un discours sans espace de liberté perd tout crédit : « je me ris de tous les maîtres / Qui ne se moquent pas d'eux-mêmes », proclamait Nietzsche dans le *Gai savoir*¹¹ : l'humour lui est un « Gai parler », un éloge en acte de cette salutaire distanciation. Les journaux satiriques le revendiquent comme l'expression de leur liberté, et si l'impertinence paraît trop agressive, l'humour peut toujours s'habiller de fantaisie, et prétendre à l'innocuité du non sérieux. Voltaire nous promène ainsi dans un dialogue surréaliste entre le Pape Alexandre Borgia (bien choisi), et l'humaniste Pic de la Mirandole :

¹¹ F. Nietzsche, 2007 [1882].

8. FOI

Un jour le prince Pic de la Mirandole rencontra le pape Alexandre VI chez la courtisane Emilia, pendant que Lucrece, fille du saint-père, était en couches, et qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du pape, ou de son fils le duc de Valentinois, ou du mari de Lucrece, Alphonse d'Aragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal Bembo en rapporte une partie. « Petit Pic, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils ? — Je crois que c'est votre gendre, répondit Pic. — Eh ! Comment peux-tu croire cette sottise ? — Je la crois par la foi. — Mais ne sais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfant ? — La foi consiste, repartit Pic, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles ; et de plus, l'honneur de votre maison exige que le fils de Lucrece ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de Balaam parla aussi fort éloquemment, et que les murs de Jericho tombèrent au son des trompettes ? » Pic enfila tout de suite une kirielle de toutes les choses admirables qu'il croyait. Alexandre tomba sur son sofa à force de rire. « Je crois tout cela comme vous, disait-il, car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi, et que je ne le serai pas par mes œuvres. — Ah ! saint-père dit Pic, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi ; cela est bon pour de pauvres profanes comme nous ; mais vous qui êtes vice-Dieu, vous pouvez croire et faire tout ce qui vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; et, sans doute, saint Pierre ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue que j'aurais besoin d'une puissante protection, si, n'étant qu'un pauvre prince, j'avais couché avec ma fille, et si je m'étais servi du stylet et de la cantarella aussi souvent que Votre Sainteté. » Alexandre VI entendait raillerie. « Parlons sérieusement, dit-il au prince de La Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à Dieu qu'on est persuadé de choses dont en effet on ne peut être persuadé ? Quel plaisir cela peut-il faire à Dieu ? Entre nous dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire, c'est mentir. »

Pic de La Mirandole fit un grand signe de croix. « Eh ! Dieu paternel, s'écria-t-il, que Votre Sainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. — Non, sur ma foi, dit le pape. — Je m'en doutais », dit Pic de La Mirandole.

(*Par un descendant de Rabelais.*)

Voltaire, « Foi », *Dictionnaire philosophique*, GF-Flammarion 1964 : 94-195.

La signature bien évidemment est un élément clé de l'article, car l'acte humoristique dépend du lieu d'où l'on parle : *Par un descendant de Rabelais* reflète le mélange d'ethos grivois et d'esprit éclairé, cette signature participe de la posture humoristique, et d'un de ses masques de prédilection. Car masque il y a : la posture flirte avec l'imposture.

3.2. Posture et imposture

Le rire peut-il tout désacraliser ? La question est souvent posée aux humoristes : elle nous ramène à l'effet de l'acte de dérision¹². La réception incertaine de l'humour n'est pas du même ordre que celle de l'ironie : celle-ci n'est pas comprise lorsqu'un récepteur balourd ne perçoit pas le clivage énonciatif, et interprète l'énoncé au premier degré. Ce contresens en général est prévenu par le contexte et l'accompagnement paraverbal de

¹² Un même acte illocutoire (acte de langage) peut avoir selon l'allocutaire, et selon les circonstances, des effets perlocutoires (résultats) très différents.

l'énonciation. Mais lorsqu'on dit de l'humour qu'il n'est pas compris, cela signifie qu'il n'est pas goûté. C'est le ton, la plaisanterie, qui sont jugés disconvenants. Guy Bedos disait que l'on pouvait rire de tout mais que tous les rires n'étaient pas « de bonne qualité » ; d'autres invoquent une logique de la connivence : on peut rire de tout, « mais pas avec n'importe qui » ; l'humour non seulement appelle une réception complice, mais il compte sur elle, impliquant la complémentarité¹³ entre un *Qui je suis pour toi* et *Qui tu es pour moi*. On reconnaît la question des places : le récepteur est un co-énonciateur, et c'est pourquoi l'identité connue de l'humoriste, son *ethos préalable*, déterminent aussi la réception. À cet égard les juifs, peu soupçonnables d'antisémitisme, sont les mieux placés pour raconter des « histoires juives » ; de son côté un non-juif se présentera volontiers en rapporteur, préfixant son histoire de « un ami juif m'en a raconté une bien bonne... »¹⁴. On mesure la dérive de ceux qui privent l'humour de son indispensable dédoublement, et accentuent sa négativité en l'assimilant au sarcasme et à l'insulte (Charaudeau 2011).

Quand des crises morales viennent malmener le paysage socio-culturel, que deviennent les représentations partagées ? Qu'est-ce qui désinhibe le retour d'un discours antisémite façon Dieudonné, discours qui se prétend humoristique, mais dont l'antisémitisme est plus évident que l'humour ? Dont acte pour le sentiment (plus ou moins objectivable) d'une limite. Mais il faut aussi se demander ce qui rend possible le franchissement de la limite, à savoir la face intrinsèquement obscure de l'humour.

Le fonctionnement anti-doxique de l'humour met à mal nos représentations. En faisant un pied de nez à la raison, il promet la légèreté de l'esprit; mais, selon les cibles et les sujets, pareille légèreté peut susciter l'inquiétude d'une imposture : on vient d'en voir un exemple. L'humour fait naître une méfiance, avec lui l'énonciation problématisante se prolonge, entachée significativement comme le calembour d'un soupçon de mauvais goût. Si l'on voit dans l'humour une figure macrostructurale¹⁵, le calembour résulte

¹³ Tel que l'a théorisé Flahault 1979.

¹⁴ Pour d'éclairantes mises au point sur la différence entre humour juif, histoires juives, et ... histoires antisémites, voir dans ce volume l'article de Ph. Zard.

¹⁵ Ce qui est pertinent dans la perspective pragmatique : rappelons que pour Bonhomme (2005) le critère d'une stratégie discursive saillante, identifiable par son effet, est jugé suffisant pour définir la figuralité. Mais nos repères ne se sont pas encore complètement affranchis de la notion d'écart où le dire figuré s'oppose à une formulation littérale présumée. Le fait est qu'avec l'humour, il n'y a pas de message isolable de son support, pas « d'énoncé-souche » littéral. Cette absence d'opposition littéral/figuré doit-elle évincer l'humour du champ figural ? À mon sens non, puisque nous plaidons assez pour une démarche qui récuse l'idée d'un contenu invariant sous des habillages différents, et qui au contraire

d'une procédure analogue au niveau microstructural. Celui-ci joue avec les mots, celui-là avec la doxa, et dans les deux cas de la tricherie peut s'infiltrer : sous le couvert du « pour rire », se profile alors du sens vacant, ou inavouable. Le fait est qu'avec le calembour¹⁶, l'allusion est souvent tirée par les cheveux, il est bien une figure de l'à peu-près¹⁷. En se donnant du jeu à *un tel point*, le rapport des mots aux choses montre une bien étrange élasticité, il exhibe une primauté « sauvage » du signifiant. Et là se découvre en fait un arbitraire non pas du signe, mais du sens. C'est perturbant ! De son côté l'humour, qui renverse les discours doxiques et nos références morales, projette un nivellement inquiétant des valeurs, où tout semble dans tout. Vacances du sens, arbitraire du sens, peuvent être perçus comme les symptômes d'une époque individualiste¹⁸, une époque où l'impératif de séduction et l'émotionnel tendent à remplacer l'expression des idées. Les postures sont similaires, l'humour étend et affine la transgression du calembour, l'un et l'autre nous embarquent « en absurdie »¹⁹, et c'est alors la doxa-sens commun, la raison partagée, qui s'effondre, déclenchant une réception dubitative. La perplexité ne découle pas d'une ambiguïté, pas d'un conflit entre un premier ou un deuxième degré comme pour l'ironie, elle résulte d'un comportement énonciatif ouvertement déboussolé, et potentiellement choquant.

La lecture pragmatique éclaire ainsi les réceptions contradictoires de l'humour, jusqu'à son renversement, doxique cette fois, lorsque pour faire « bonne figure », et ne pas déroger à l'injonction du « sens de l'humour », on s'efforce de masquer le malaise que suscite un humour dénaturé en sarcasme : l'ethos libertaire de l'humour est alors miné par sa propre conventionalisation, et le rire devient jaune.

souligne le rendement énonciatif de la figure : dire autrement c'est déjà dire autre chose. Observons d'ailleurs que l'ironie, reconnue sans état d'âme comme une figure de pensée, ne déclenche pas (antiphrase mise à part) l'inférence d'un sens littéral.

¹⁶ Voir Jaubert 2011.

¹⁷ Voir Rabatel, dir. 2011.

¹⁸ Voir Gilles Lipovetsky, 1989.

¹⁹ Clin d'œil au titre de Stéphane De Groogt 2013.

Références bibliographiques

- Amossy, R., 2006, *L'Argumentation dans le discours*, Paris, A. Colin.
- Amossy R., 2010, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF.
- Amossy R., et R. Koren, dirs., 2002, *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*, Paris l'Harmattan.
- Bakhtine M. [Volochinov V.N.], 1977 [1929], *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit.
- Bonhomme M., 2005, *Pragmatique des Figures du discours*, Paris, Champion.
- Bonhomme M., 2013, dir. *Les figures de style vues par la linguistique contemporaine, L'Information grammaticale* n° 137, mars.
- Charaudeau P., 2005, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert.
- Charaudeau P., 2006, « Des catégories pour l'humour ? », *Questions de communication* 10, p. 19-41.
- Charaudeau P., 2011, « Des catégories pour l'humour. Précisions, rectifications, compléments », dans Vivero Garcia M. D. (dir.), *Humour et crises sociales*, Paris, L'Harmattan, p. 9-44.
- De Groogt, S., 2013, *Voyages en absurdie. Chroniques*, Paris, Plon.
- Gaudin-Bordes L. et Salvan G., 2008, « Le sens en marche : le cas de l'hypallage », *L'Information grammaticale* n°11, p. 15-19.
- Gaudin-Bordes L. et Salvan G., 2010, « De la non-pertinence à l'hyperpertinence : intrig(u)antes figures dans *Voyage au bout de la nuit* », *Au corps du texte, hommage à G. Molinié* (dirs. D. Denis et al.), p. 277-293.
- Gaudin-Bordes L. et Salvan G., 2011, « Au plus près du discours, l'anacoluthie », *Le Français moderne*, t. LXXIX, vol. 1, Rabatel A. (dir.), « Figures de l'à peu près », p. 44-54.
- Gaudin-Bordes L. et Salvan G., 2013, « Contextualisation et hyperpertinence figurale », *Le discours et la langue*, Salvan G. (dir.), « Figures et contexte », t. 4.2, Fernelmont, p. 17-24.
- Flahault, F., 1979, *La Parole intermédiaire*, Paris, Le Seuil
- Fontanier, P., 1977 [1821] *Les figures du discours*, Flammarion, Paris
- Genette, G. 1966, *Figures*, Paris, Le Seuil.
- Guyonnet P., 1997, « Du sacré en politique », *Les Cahiers internationaux de sociologie*, 102, p. 161-181.
- Jaubert A., 2007, « La diagonale du style. Étapes d'une appropriation de la langue », *Questions de style* (dirs. A. Petitjean et A. Rabatel) *Pratiques* N°135-136, p. 47-62.
- Jaubert A., 2008, « Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote », *Figures et point de vue* (dir. A. Rabatel) *Langue française*, 160, p. 106-116.
- Jaubert A., 2011a, « La litote est-elle un contre-euphémisme ? Négation, clivage et lecture inversée », *La litote. Hommage à Marc Bonhomme* (dir. A. Horak), Berne, Peter Lang, p. 145-158.
- Jaubert A., 2011b, « Le calembour ou la pragmatique du trait/facile/ », *Les Figures de l'à peu-près* (dir. A. Rabatel), *Le Français Moderne* 1, p. 33-43.
- Jaubert A., 2012, « Un précieux moins-disant. La pragmatique de l'euphémisme conversationnel », *Etudes pragmatico-discursives sur l'euphémisme* (dirs. M. Bonhomme, M. de La Torre, A. Horak), Frankfurt am Main, Peter Lang, p. 91-102.
- Jaubert A., 2013, « Le figure et le dess(e)in. Les conditions de l'acte ironique », *Les figures de style vues par la linguistique contemporaine* (dir. M. Bonhomme), vol. cité, p. 29-35.
- Jaubert A., 2014-2015, « Au vif de l'hyperbole, l'énonciation problématisante », *Neuchâtel, Tranel* N° 61-62, p. 79-90.
- Jaubert A., 2016, « Les figures comme formes stylisantes » *Figures en discours*, (dirs A. Biglari et G. Salvan) Louvain-la-neuve, Academia-L'Harmattan, collection "Au coeur des textes", 2016, p. 217-232.

- Jaubert A. & Mayaffre D., 2013, « Ethos préalable et ethos (re)construit. La transformation de l'humour légendaire de François Hollande », *Humour et ironie dans la campagne présidentielle de 2012* (dir. Maria Dolores Vivero Garcia), *Langage & Société* n° 146, p. 71-88.
- Kerbrat-Orecchioni C., 2013, « Humour et ironie dans le débat Hollande-Sarkozy de l'entre-deux-tours des élections présidentielles (2 mai 2012) », *Humour et ironie dans la campagne présidentielle de 2012* (dir. Maria Dolores Vivero Garcia), *Langage & Société* n° 146, p. 49-70.
- Lipovetsky Gilles, 1989, *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris Gallimard.
- Mayaffre D., 2012, *Le discours présidentiel sous la Ve République*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Molinié, G., 1992, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de poche.
- Nietzsche, F., 2007, [1882], *Le Gai Savoir*, Paris, GF.
- Rabatel A., 2013, « Humour et sous-énonciation (vs ironie et sur-énonciation) », *Les figures de style vues par la linguistique contemporaine*, (dir. M. Bonhomme), vol. cite, p. 36-42.
- Rabatel A, dir. 2008, *Figures et point de vue, Langue française*, 160
- Rabatel A, dir. 2011, *Figures de l'à-peu-près, Le Français moderne*, T. 79, n° 1.
- Sarfati, G. E., 2002, *Précis de pragmatique*, Paris, Nathan 128.
- Vivero, M. Dolores, dir., 2013a, *Frontières de l'humour*, Paris, L'Harmattan
- Vivero, M. Dolores, dir., 2013b, *Humour et ironie dans la campagne présidentielle de 2012, Langage & Société* n° 146, p. 71-88.
- Wilmet M., 1991, *Georges Brassens libertaire*, Bruxelles, éditions Les Eperonniers.

PLAN

1. L'efficacité discursive et la *doxa*
2. L'humour au bonheur de l'impertinence
 - 2.1. Une impertinence à large spectre
 - 2.2. En quoi au juste l'humour se démarque-t-il de l'ironie ?
 - 2.3. L'institution littéraire et ses parodies.
 - 2.4. L'ethos libertaire de Georges Brassens
3. De quel lieu parle l'humoriste ?
 - 3.1. Le lieu du non-alignement
 - 3.2. Posture et imposture